

nat, qui est fort en train de désaimer son mari, trop exclusif amant de la science, a cependant résisté jusqu'ici à la passion du psychologue.

Or, quand elle apprend la criminelle action de son époux, le dégoût et l'horreur la jettent d'abord à des excès coupables. Un peu plus tard, émue par le repentir d'Albert Donnat et par son sacrifice, elle reviendra vers lui, ressaisie d'un nouvel amour éclos sur ces choses de mort. Mais, pour le moment, elle court chez Maurice Cormier. Toutefois, elle ne va pas chez cet homme avec le dessein de s'abandonner à ses honteux désirs. Elle a seulement la pensée, ou s'imagine avoir l'unique intention de consulter ce savant sur le désarroi de son âme. Il y a longtemps, hélas ! qu'elle a déserté la prière ; et c'est pourquoi, ne sachant ou n'osant s'adresser à un prêtre, elle veut épancher ses douleurs et en rechercher le remède auprès d'un très fameux psychologue.

Et c'est alors que le très fameux psychologue, avec la sérénité de son orgueil imbécile, expose à Louise Donnat tous ses petits travaux, fait fonctionner devant ses yeux tous ses petits instruments. Mais ces démonstrations sont de faible intérêt pour la femme angoissée, désorientée, qui n'est pas venue apprendre des théories, et qui attend essentiellement du pratique. Aussi, elle interrompt bientôt le professeur et lui demande à brûle-pour-point : " A quoi cela mène-t-il ? "

A constituer " la science psychologique ", répond Maurice Cormier, toujours content de lui : lorsque plusieurs générations de savants auront accumulé de nouvelles expériences, on pourra savoir à quoi s'en tenir et l'on connaîtra les moyens de soulager les maladies morales avec des méthodes rigoureusement scientifiques.

—Et combien de temps pour en arriver-là ? interroge Louise.
—Oh ! quatre ou cinq cents ans, conjecture impassiblement le philosophe.

On conçoit que ce dernier coup fait éclater soudain la colère et la désolation de la femme éplorée : " Dans cinq cents ans, s'écrie-t-elle avec une ironie amère, on saura si j'ai une âme et comment la guérir, et c'est aujourd'hui que je souffre. Voilà donc la science ! Je sombre dans le découragement. Elle m'offre le doute ! Mais le plus humble prêtre auquel je raconterais ma douleur trouverait des paroles bien autrement consolantes ! " A quoi Maurice Cormier ne peut que répondre, en " lâchant " son idole : " Pauvre science, comme vous l'arrangez !... C'est vrai qu'elle le mérite un peu. Mais, aussi, vous l'invoquez précisément sur le seul terrain où elle ne peut vous secourir. Elle qui soulage déjà si bien la souffrance physique, est absolument désarmée devant la douleur morale..."

Et cette fois seulement, Maurice Cormier dit vrai ; mais ce seul grain de vrai suffit à renverser tout l'édifice incohérent et laborieux de ses mensonges. Oui, la science, à elle seule, est impuissante, aussitôt qu'elle arrive au seuil du domaine moral. Impuissante à consoler les chagrins, impuissante à corriger les vices, impuissante à fonder les vertus, impuissante à conduire, à guérir ou à élever les cœurs, impuissante à connaître, aimer et servir Dieu !